

JEAN-RENÉ LEMOINE

Nous avons erré de ville en ville. J'ai accouché dans des hôtels. Fait, défait, refait des valises. Allaité mes enfants sur le bord de la route. Contemplé cent couchers de soleil. Appris toutes les langues du monde. Mon visage est intact mais je n'ai plus d'âge. Des ombres glissent sur les yeux de Jason. Je connais sa fatigue. Moi je suis forte. Immortelle.

## Médée, poème enragé

*suiivi de*

**Atlantides**

ISBN 978-2-84681-386-0



9 782846 813860



LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Chère Valérie

Médée, poème enragé

*suit de*

Atlantides

J'ai été si touchée  
par ton aide autour  
de ce poème

Avec toute ma reconnaissance

Jean-Pierre Lemoine

Paris le 1<sup>er</sup> mars 2014

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

ECCHYMOSE, 2005

FACE À LA MÈRE, 2006

ERZULI DAHOMEY, DÉESSE DE L'AMOUR, 2009

IPHIGÉNIE *suivi de* IN MEMORIAM, 2012

*Chez Lansman Éditeur*

L'ADORATION, 2003

JEAN-RENÉ LEMOINE

# Médée, poème enragé

*suivi de*

**Atlantides**

LES SOLITAIRES INTÉPESTIFS

## SOMMAIRE

Médée, poème enragé ..... 7

Atlantides ..... 57

© 2013, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON

Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-386-0

**Médée, poème enragé**

L'auteur a bénéficié pour l'écriture de *Médée*, poème enragé d'une bourse du Centre national du livre.

La pièce a été créée le 3 mars 2014 à la MC93 à Bobigny, dans une mise en scène de l'auteur.

Elle a reçu en 2011 le prix Marius-Gottin (ETC-Caraïbe).

*Pour F.*

*Pour Yan Ciret*

Ce qui est certain, c'est que la souffrance morale, elle, est pratiquement infinie. Lorsqu'on croit en avoir atteint les limites extrêmes, il se trouve toujours d'autres tortures. On tombe d'abîme en abîme.

WINFRIED GEORG SEBALD, *Les Émigrants*.

## PROLOGUE

MÉDÉE. — Jusqu'à la tombe, Jason, jusqu'à la tombe,  
tu m'appartiens.

*Nights in white satin*

La pureté du crime

*Letters I've written*

*Never meaning to send*

Étendue jour et nuit dans la caravelle, prête pour le voyage, intacte, glacée, archaïquement belle — mais au fond de mon cœur je ne suis plus qu'un flot de sang — rewind, rewind, please, Jason. J'ai repris le bâton, le sceptre, la mappemonde. Le dernier exil sera le retour à la terre natale que je croyais avoir pour toujours — oblitérée. Je reviens vers ceux que j'ai assassinés, mon frère, mon père et ma maman, pour coucher ma dépouille sur leurs corps disloqués et dans la pourriture me réconcilier avec eux. Dès que j'aurai posé le pied sur le rivage, mes salomés noires encore à la main, à peine débarquée de la caravelle au terme du sidérant voyage, le sel remplira



mes fissures, l'âge s'abattra d'un coup sur mon visage, détruisant l'œuvre du chirurgien, et je serai fanée, pourrie, délivrée du fardeau de plaire, et mes paupières fardées, à jamais cousues par les larmes, se refermeront pieusement.

Mes amies

J'avance, fragile, sur les tessons de mon passé. La pureté, la perfection du crime. Tous mes souvenirs sont atroces. On voudrait ne pas commencer. Rewind, please, rewind. Stop. Je suis la plus coupable et la plus misérable. Pas de pardon pour moi, ni remise de peine, ni morphine, ni camisole, je hais tous les compromis, non, non, pas de grâce pour la magicienne, plongez le glaive dans mon ventre, d'un coup. Je vous le dis, que d'innocence, que d'innocence dans ce naufrage ! Qu'ai-je fait d'autre qu'aimer celui qui ne m'a pas aimée ?

1

GENÈSE

Dans un ultime, ultime soupir, Apsyrte éjacule dans ma gorge son foutre tiède et bienfaisant qui cautérise mes blessures. Son corps s'abîme sur le lit dans un mouvement de désespoir. Nous nous allongeons côte à côte, sa cuisse brune frôlant la mienne. Il met sa main sur son sexe, le dérochant à mon regard. Alors je confisque sa main que j'emprisonne dans la mienne. Nous restons longtemps silencieux. C'est la première fois qu'il jouit. Je lui demande pourquoi il pleure – Est-ce parce que tu es mon frère ? il ne faut pas pleurer pour ça, tu seras ma consolation, je serai le sillon, la terre, tu m'inonderas de ta semence pour que je survive à la désolation, et puis, plus tard, quand tu seras grand, tu plongeras ta bite dans mon ventre, un pieu brûlant. N'est-ce pas ? Apsyrte me dit de ne pas prononcer ces mots-là, ce n'est pas bien, où ai-je appris tous ces mots-là ? Je lui dis que c'est comme ça qu'on parle. Il me dit que ce n'est pas bien. Je lui dis qu'il est suranné, qu'il faut bien vivre avec son temps. Il dit – Quel temps, et que signifie suranné ? Je dis – Archaïque, démodé. Je prends sa bite dans ma main, et immédiatement elle

gonfle, durcit et mouille. Apsyrte, mon prisonnier.  
Il se met de côté, vers moi, enfouit son visage au  
creux de mon épaule. Je caresse sa tête crépue.  
J'entends les battements de son cœur. Je lui demande  
s'il a froid. Les soirées sont fraîches ici, quand les  
orages inondent les prairies, après le jour caniculaire.  
Je rabats le drap sur nos corps. Apsyrte s'endort  
sous le voile, d'un coup. Moi je reste toute la nuit  
immobile, toute la nuit, le bras autour de son épaule,  
les yeux écarquillés, immobile, de peur de tourmenter  
ses rêves. Je sens sa bave sur mon sein, sa mouille  
qui tapisse ma cuisse et cela me calme, m'apaise,  
un cataplasme sur mes plaies.

Battement du cœur  
Battement du cœur  
Battement du cœur  
Battement du cœur

Le fracas de la pluie sur les toits des maisons  
Les révoltes du monde à l'intérieur de moi  
L'assaut des chars, les larmes, les poisons

Quand viendras-tu, Jason, quand viendras-tu ?

Me prendre

À mon père

À ma maman

Apsyrte, le pauvre Apsyrte, ne fut que ta prémo-  
nition  
Et le temps était long, incroyablement long

Et l'ennui à t'attendre, le rythme des saisons  
Les fleurs, les fruits, les paysages  
Le vent  
La pluie  
Le sable humide, pourrissant

Jusqu'à la tombe, tu m'appartiens.

Tu es venu de loin, de l'autre côté de la mer, sur le  
navire *Argo*, chercher la toison d'or. Si tu la ramenaï  
dans ton pays, le pouvoir te serait rendu. Toi et ton  
équipage, vous avez dépassé les roches jumelles,  
couleur de nuit, qui se referment sur les navires. Vous  
avez lancé une colombe entre les roches jumelles. La  
colombe est passée, vous ouvrant le chemin. Route  
libre, mer infinie, ciel pur.

Je vous ai vus arriver de très loin, j'étais sortie juste  
avant l'aube, j'avais chaussé mes sandales pour  
marcher dans la rocaïlle et j'étais montée tout en  
haut, dans l'odeur enivrante des pins, pour regarder  
la mer.

Je vous ai vus arriver de très loin, d'abord le navire,  
puis la barque, puis vos corps entravés dans l'eau  
jusqu'à mi-cuisse, et toi, tu t'es détaché du groupe,  
dans le bouillonnement des vagues, lourd, barbare,  
souverain, tu as posé le pied sur le sable et d'un  
regard unique tu as embrassé ma terre comme si  
elle t'appartenait.

Je t'ai vu arriver de très loin, toi tu ne pouvais pas  
me voir. Je suis redescendue, j'ai perdu une sandale,  
j'ai déchiré ma robe aux épines d'un buisson.

J'entre dans la maison où tout s'éveille, les jardiniers, les servantes. Je traverse le couloir jusqu'à la chambre de mon frère. J'ouvre la porte de la chambre de mon frère. Je vois son corps plein de sommeil, le drap blanc, le papier peint bleu ciel. Je dis – Il est venu.

Apsyrt me regarde sans comprendre :

– Qui est venu ?

– Celui que j'attendais.

Apsyrt dit – Viens dans le lit. Je dis – Tout est fini.

Je referme la porte de sa chambre.

Il n'y a pas d'issue

Il n'y a pas d'issue

J'entre dans ma chambre, la douleur, comme une balle logée dans l'estomac. Pas de compromis, pas de compromis, ce sera lui ou le tombeau. Je m'allonge sur le lit, je m'endors. Des gens frappent, entrent dans ma chambre. Des exhortations, des prières, la main de ma nourrice sur mon front, combien de nuits ai-je dormi ? Qu'importe. Dans la nuit noire, je dis à mon père que je pars avec Lui. – Avec qui ? – Avec Jason. Mon père me gifle, il dit – Pourquoi est-ce que tu me hais, qu'ai-je donc fait, Médée ? Le cuir de sa main sur ma joue. Je ne réponds pas. Est-ce qu'on sait pourquoi on hait ?... On ouvre la

porte de ma chambre. J'entends entrer Jason, escorté par mon père et ma maman. Mon père me dit qu'il a offert l'hospitalité à ce marin, venu de terres lointaines sur le navire *Argo* – pendant trois nuits, il leur a raconté son périple –, ensuite il a voulu me voir, même endormie. Je garde les yeux clos. J'ai du sang dans la bouche. J'entends la voix de Jason qui dit à mes parents – Laissez-moi seul avec elle, je suis médecin. *Desdémone, Ophélie, Iseult* ! Je ne sens plus dans la chambre l'odeur de mes parents. J'ouvre les yeux. Il est penché sur mon visage. – Jason ! Il caresse mon front. Son haleine est douce, alcoolisée. – Jason, Jason, je tuerai mon père, je tuerai ma mère. Il frémit. Les veines saillent sur son cou. Ses lèvres sont fines. Désir, désir, le désir. Sa peau est blanche mais cuivrée, rude, parcheminée. Le visage carré, marqué par les sourcils, des cheveux blancs dans la crinière. La barbe drue. Quarante ans. Il dit – Ça va ? Je lui montre le verre à côté de mon lit. Il me donne l'eau. Je le regarde, j'avale, et je lui raconte mon rêve.

*Rewind.*

Jason, ne fais pas confiance à mon père. Jason, ne fais pas confiance à mon père. Mon père tue tous les étrangers qui abordent son pays. Mon père tue tous les étrangers. Je sais ce qu'il t'a dit au cours de ces trois nuits. Que tu devras affronter les taureaux, puis le dragon, et si tu les terrasses, tu pourras équitablement emporter la toison d'or. Jason, les taureaux sont invincibles ! Et si tu les terrasses, mon père te tuera parce qu'il tue tous les étrangers. Écoute. Écoute-moi. Je t'offre tout, le sceptre, la mappemonde. Je te

donnerai les onguents pour te protéger des brûlures des taureaux, je te rends invincible, j'endormirai le dragon par mes charmes, je ferai ouvrir le temple où l'on conserve la toison. Tout m'a été dicté pendant ces trois nuits de sommeil, on ne peut pas se dérober à ce qui s'écrit dans les rêves. C'est ainsi. Ferme les yeux, Jason, fais-moi confiance, déshabille-toi que j'enduisse ton corps de mes onguents, laisse-moi faire, laisse-moi prendre ta main, la guider vers le combat, je tiens le glaive, frappe, frappe, Jason, tranche, étrangle, décapite, tue ! tu vois le sang qui coule de ma bouche ? n'aie pas peur, plonge le couteau, assassine, je suis la main qui guide, je suis ton ombre, mais jure-moi, Jason, jure-moi que dès que tu te seras emparé de cette toison d'or qui te redonnera le pouvoir et l'argent, tu me ravisas loin d'ici et tu me prendras pour épouse, car tu as fait de moi l'apatride, l'impie, car je n'ai d'autre terre maintenant que ton corps, tu me le jures que tu m'aimeras jusqu'à la mort ! Jure-le.

IN GOLDEN LETTERS

*Words, words, words*

Dans toute promesse, il y a déjà sa trahison.

*Forward, forward. Stop.*

Il fait nuit lorsque nous appareillons. J'ai dit adieu à la nourrice. Elle m'a prise dans ses bras, elle a pleuré. J'ai volé le beauty-case de maman. Une étoile sur mes épaules. Un peu de vent. Apsyrte est à côté

de moi dans le canot qui nous mène au navire. Il tremble. Je prends sa main. Pas un mot échangé. Ne t'inquiète pas, Apsyrte. Ne t'inquiète pas. La voûte parfaite du ciel. Farewell. Les marins chargent la toison. Partir. Mourir. Nous appareillons.

*Route libre, mer infinie, ciel pur.*

Debout à la proue du navire, je vois le jour se lever sur la côte dentelée, disparaître la masse crépue des arbres, l'ombre des collines, et le jour est à peine levé que déjà il s'évapore comme un adieu. Nous sommes loin. Farewell. Adieu.

*Mer infinie, mer infinie, ciel pur.*

Jason descend dans ma cabine. Il me veut. Je me refuse. C'est trop tôt. Je dois dormir. Je lui dis que le moment viendra. Il est plein de désir. Désarmé. Son érection. Je lui dis de me laisser dormir. C'est moi qui décide, Jason, moi qui agis. Aujourd'hui je suis fatiguée. Endeillée. J'ai tout quitté pour toi. Tout donné. Il faut que je me repose. Il faut que j'oublie ma patrie.

Jason quitte ma cabine.

Je sombre

Dans le sommeil

*Forward, forward, please.*

Trois caravelles à l'horizon qui avancent à toute vitesse dans le brouillard des océans. Serons-nous toujours poursuivis par nos spectres ? J'aperçois mon père sur le pont du premier navire : l'écume aux lèvres, arpentant, insultant, fou de colère. Je vois mon père, plus près : les cheveux blancs, les épaules lourdes, le doigt tendu vers moi comme une imprécation. J'ai froid. Jason est à côté de moi. Il est pâle sous son hâle, et fatigué. Les marins sont derrière nous. Mourir. Encore mourir. Ne savons-nous faire que cela ? Les vagues, le bruit opaque, assourdissant. Je lève les yeux vers le visage de mon père. Mon étoile s'envole, étendard rouge dans le ciel. Je me retourne, je fends le groupe des marins. Je cours. Jason me suit. Je vais chercher la hache. La hache est lourde dans ma main. Je descends l'escalier. Jason me suit. J'entre dans la cabine d'Apsyrté. Il dort, le pauvre, comme un ange. Je lève la hache qui s'abat sur le corps de mon frère. Un flot de sang. Je frappe, comme un bûcheron, l'écume aux lèvres, le sang gicle sur le mur, éclabousse Jason, m'éclabousse, je frappe, oubliant la douleur de mes bras. Dans l'embrasement de la cabine, les marins pétrifiés contemplent les restes ruisselants de mon frère. Je murmure – Aidez-moi.

Nous sommes à nouveau sur le pont. Lumière crue. Fracas des vagues. Moi, debout, victorieuse. *Iseult, Iseult, Brunhild !* La caravelle de mon père n'est plus qu'à quelques miles. Il est debout sur le pont du navire, statue de commandeur. D'un bateau à l'autre, nous nous regardons. Je tends les mains vers les marins qui me donnent un à un les membres

disloqués de mon frère, un bras, un pied, une épaule. Je jette un à un dans la mer les membres de mon frère, un bras, un pied, une épaule. Le ciel, les embruns, les cris d'oiseaux, l'ivresse, j'entends, très loin, dans l'écho du vent, mon père qui hurle. Je ris. Je crie – *Muori dannato, muori, muori, muori !* Les hurlements de mon père, déformés, amplifiés par le vent, les guerriers de mon père jettent leurs armures et plongent, nus, jusqu'au fond des mers pour rassembler la dépouille disloquée de mon frère. Le silence tout à coup. Le soleil. Où sommes-nous ? Où sommes-nous ? Mon père est immobile. La flotte est immobile. Il faut bien que les morts aient une sépulture. Oui. Il faut qu'Apsyrté ait une sépulture. Ils s'éloignent de nous. Je regarde Jason qui blêmit sous son hâle. Tout a un prix.

(Chanté.)

*Nights in white satin  
Never reaching the end  
Letters I've written  
Never meaning to send*

J'ouvre le beauty-case de maman. Fond de teint translucide, impalpable, satiné, plus pâle que ma peau. Crayon à sourcils. Crayon à paupières. Cendres. Khôl. Fusain. Cils noirs démesurés, voluptueux. Crayon à lèvres rouge écarlate. Poudre de riz comme un voile, plus pâle que ma peau. Cheveux défrisés, crantés, brillants comme des miroirs, je serai telle qu'ils me désirent, occidentale. J'enfile la robe. Je souris, je referme le beauty-case. Je suis prête.

Il entre en moi. D'abord la douleur, le choc, lâcher prise, accueillir la douleur, l'accueillir en moi. Je fixe son visage. Jason m'emprisonne dans ses bras, ouvre mon sexe, me pénètre, pesant de tout son poids sur mon corps, je respire, je me tais, je respire, il ralentit, il veille, son haleine sur mon visage, je m'agrippe à son dos – Sauve-moi, Jason, sauve-moi, prends-moi, enfonce, mords, déchire, ne m'abandonne pas, j'ai tout laissé, terre, souvenirs, j'ai dépecé mon frère pour protéger ta fuite, enfonce, ouvre, écartèle, please, please, il va et vient à l'intérieur de moi, ses hanches soudées à moi, il me guide – Mon amour ! –, je m'agrippe à son dos, la chaleur, le sang – Arrête, arrête ! J'ouvre rageusement les jambes, je l'emprisonne dans mes bras, j'oublie les chagrins, les années à l'attendre, il n'y a pas d'issue, je suis déracinée, il me comble et, le cri jaillit – Pitié, arrête, arrête, Jason – mon amour ! Il ne faut pas lutter, Médée, ne pas lutter, trempée, trempée, je plonge dans le trou, l'obscurité, tant pis, il fallait bien que cela arrivât, tôt ou tard, corps, âme, sanglots, son sexe dans mon sexe, les coups, réguliers, rapides, fous, est-ce qu'on sait pourquoi on aime ? Le silence. La sueur sur sa peau. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il !

*La notte è dolcissima*

Il s'est endormi dans mes bras

Il s'est endormi dans mes bras

Je contemple son corps. Son visage. Les replis de son cou. Le mouvement de son ventre. Son sexe au repos sur la cuisse. Ses mains, grandes, fortes, burinées. À quoi pense-t-il ? À quoi rêve-t-il ?

Je le lave. Je le rase. Le crissement de la lame. Une goutte de sang. L'eau coule sur sa joue, emportant le savon. Je masse son visage. Sa peau, rugueuse et fragile sous mes doigts. Il ferme les yeux, appuie sa tête sur mon ventre. Je l'aime.

– Médée, je te prends pour épouse.

– Jason, je te prends pour époux.

– Pour le meilleur

– Et pour le pire.

Combien de nuits ai-je dormi ?

Nous arrivons aux roches jumelles. Immenses, elles se font face, concédant un étroit passage, un couloir d'eau. Un marin lâche une colombe. L'oiseau franchit la passe, mais tout à coup, les roches se referment, froissant les plumes. Elles s'écartent à nouveau. Le navire avance, la lumière est là, au bout du passage, mais, au dernier instant, les roches se referment encore, endommageant la poupe. Jason blêmit. Je pose ma main sur son épaule – Jason, c'est une égratignure, le navire est passé, ne t'inquiète pas, les dieux me protègent, nous protègent, c'est une égratignure.

Debout à la proue du navire, je vois le jour se lever  
sur la ville inconnue aux tours métalliques qui  
s'étirent, lentes et démesurées, tandis que nous nous  
approchons.

NOUS ARRIVÂMES ENFIN, TOI ET MOI, À IOLCOS, TON  
PAYS

Mon visage s'est éclairci, mes cheveux sont défrisés.  
Ma robe est stricte, noire, occidentale. Je suis prête.  
Je suis belle. Je suis comme eux.

Ellipse

Ellipse, encore

Je ne sais plus

J'ai oublié

2

EXIL

Comment vous dire, mes amies, comment vous  
dire

Comment vous dire, comment vous dire

Le chagrin de mon cœur

Les passions tristes

Le soleil noir

Je suis assise au bord de la piscine. Mes fils barbo-  
tent, avec leurs brassards rouges. Le ciel brille  
au-dessus de leurs têtes. Leurs rires résonnent  
comme des métronomes. De l'autre côté de l'eau, la  
nourrice les surveille. Je vois mes fils sortir nus de  
la piscine dans la lumière, le corps endiamanté. Je  
détourne la tête. À travers la baie vitrée, dans l'em-  
brasure des rideaux, je regarde l'arête vive d'une  
table, la méridienne, les marbres, l'orange furieux  
d'un tableau. Mes enfants courent sur la pierre avec

leurs brassards rouges, agitant les bras comme des sémaphores, ils se jettent dans l'eau avec rage en criant – Maman, maman. Le premier a cinq ans, l'autre quatre, comme le temps passe, ils sont beaux. Leurs visages basanés à la surface de l'eau, leurs cheveux drus, leurs dents blanches – Maman.

Je vais me lever, me mettre nue, glisser dans la piscine, les serrer contre moi, sentir leur vie, je vais nager avec eux, les laisser arriver en premier à l'autre bout de la piscine et les regarder, triomphants, m'accueillir en vainqueurs. Je ferme les yeux, j'entends leurs cris d'oiseaux. Quand j'ouvrirai les yeux, ils auront disparu. Le cri de la nourrice. Le soleil brûle mes paupières. Respirer. Les battements de mon cœur. Respirer. Sous mes cils, des déserts, des paysages de sang. Quelque chose frappe ma poitrine. Mes côtes, comme un corset. Tout va si vite. Le temps passe si vite. Mes enfants sont nés, ont grandi. Pleurer, appeler au secours. La nourrice plongerait dans la piscine pour chercher mes enfants. Ils accourraient, mes fils, avec leurs brassards rouges, criant – Maman, maman ! La nourrice ruisselante irait chercher de l'aide. Les domestiques sortiraient de la maison. Aveuglée, je ne verrais que leurs silhouettes penchées sur moi, je leur dirais – Pitié, pitié, allez trouver Jason, dites-lui de revenir, je ne peux plus voir le soleil, dites-lui qu'il ne doit pas me laisser seule. La maison est trop vaste, trop de lustres, trop de marbres, les arbres se dressent devant moi comme des épouvantails, qu'ai-je fait pour mériter cela ? est-ce qu'on punit toujours le trop d'amour ? est-ce ma faute si je l'aime comme au premier soir, comme au premier

matin ? Où est-il ? Allez le chercher, pitié, dites-lui que Médée va mourir ! dites-lui qu'il la tue, dites-lui que l'apatride est prête à reprendre la route, je refuse l'asile, tous les laissez-passer, demandez-lui pourquoi il me quitte, est-ce pour l'argent ? est-ce une fatalité d'être mises au rancart quand nous leur avons tout donné ? J'ai fait de toi une divinité, j'ai tout quitté, plus de parents, concubine prisonnière à Corinthe, déchet. Je suis prête pour l'errance, Jason, mais pas seule, seule ne peux plus, tu vois, trop fatiguée pour vivre, j'ai toujours été seule. Ah ! Depuis que je suis née. Viens avec moi. Prends-moi dans tes bras. Je t'ai fait confiance. Aveuglément j'ai enfanté tes fils. Alors, même si l'amour s'en est définitivement allé, même si je ne suis pour toi que le poids du remords, viens ce soir dans la maison que tu offris à ton épouse et reste dormir auprès d'elle, dans la scandaleuse opulence. Viens, ne fût-ce que quelques heures. Viens embrasser tes fils. Et s'il le faut, quand ta bite gonfle et te démange, va trouver ta pute, ta princesse de quinze ans et reviens purgé, soulagé, te blottir contre moi. J'ai mal. Dans tout mon corps. J'accepte que tu ne me touches plus, que tu ne me parles plus, mais tu le sais, ta peau sera toujours mon territoire, tes yeux, mes océans. Sans contrat, sans église, nous sommes unis jusqu'à la tombe. N'est-ce pas ?

La nourrice a emmené les enfants pour la douche et le goûter. Pas un souffle de vent. Cette chaleur ! L'eau déborde de la piscine. Je vais me lever, fuir le soleil. Je vais bientôt aller dans ma chambre. Je vais bientôt m'allonger sur le lit. Je vais bientôt sombrer dans le sommeil. Le manque. Les phrases s'entrechoquent,



des mots, sans fin, sans commencement. Boire une bouteille, deux bouteilles d'alcool. Lancer des pierres contre les vitres. Me trancher la main avec le couteau à viande. M'allonger sur le marbre. Hurler. Mordre les chiens bergers qui gardent le portail. Cracher au visage des mendiants qui viennent chaque jour après le goûter me demander les restes des enfants. Dire au chauffeur de jeter la berline du haut de la falaise. Tuer les mendiants. Être au volant de la berline qui tombe dans la mer. Arrachez ces images de ma tête ! Faites taire ces cris ! Ah ! Donnez-moi des médicaments pour oublier. Faites taire mes cris. Caressez-moi. Caressez-moi. Administrez-moi vos drogues. Je n'ai pas d'antidote contre la solitude. Jason ! J'ai perdu ma science, mes pouvoirs. Amnésie. Brûlez-moi ! Ah ! Je vous supplie, aidez-moi à me lever, aidez-moi à ramasser le livre, à marcher jusqu'à la cuisine où les enfants mangent le gâteau que la nourrice leur a préparé, aidez-moi à retrouver le sourire, les gestes qui leur feront croire que je suis encore mère, parce que je n'en peux plus, je n'en peux plus, je n'en peux plus, je ne peux plus, mes amies !

Il ne s'est rien passé

Il ne s'est rien passé

Je vous le jure

Tout est faux

Tout est rêvé

Tout est à venir

Parfois ça va mieux.

Et puis c'est pire.

(Chanté.)

*O dolci baci o languide carezze*

Where was I ? Where am I ?

Oui.

Je me souviens.

*Rewind.*

Stop.

Nous arrivâmes enfin, toi et moi, à Iolcos, ton pays.

Nous débarquâmes dans la brume : un enfant en armure apparaît au galop. Il dit que le roi Pélias a massacré ton père, il dit qu'il a brûlé son corps sur un bûcher, dispersé les cendres dans quatre directions... Tout ce voyage pour en arriver là, les épreuves, les taureaux, les dragons. Le cheval piaffe. Le bruit des vagues. La pluie. La lune. Jason pleure. L'enfant à l'armure fait pivoter son cheval et disparaît.

– Laisse-moi faire, Jason, laisse-moi faire.

Jason donne à Pélías la toison d'or. Il lui demande solennellement de respecter son serment et de lui rendre en retour le royaume de Iolcos. Le vieux Pélías hoche la tête et sourit. Au dîner d'apparat, je suis assise entre les deux princesses en dentelle blanche. Elles ont entendu dire que je suis magicienne. Elles sont ivres. Lubriques. Je leur explique comment j'ai rajeuni un bélier en le faisant bouillir avec mes herbes magiques. Elles poussent de petits cris. Je leur dis que je peux leur donner le secret qui rajeunira leur père. Elles disent – Oh, my dear, give us the secret, toutes ces rides, give the secret, il faut que papa rajeunisse. Daddy is too old, daddy is too old, really, give us the secret ! Je souris. Je promets aux filles de Pélías les herbes magiques qui rendront jeunesse et vigueur à leur papa.

*Forward, please. Hurry.*

L'enfant galope dans la forêt.

*Hurry, hurry.*

Les filles font bouillir leur père

Dans un chaudron

Avec mes herbes

Pélías se réveille, brûle et meurt.

*Muori dannato, muori !*

Pélías est mort

*Pélías est mort*

Un père pour un père

Jason, tu es vengé.

Voici le sceptre, voici la mappemonde.

La nuit, après l'amour, l'enfant à l'armure se glisse dans notre lit et me murmure que le fils de Pélías viendra venger son père. Je réveille Jason – Jason, il faut partir. Le fils de Pélías vient venger son papa. Habille-toi, mon amour, il faut fuir, ils approchent, allons-nous-en, l'enfant m'a indiqué une porte dérobée ! Jason dit – Quel enfant ? – L'enfant à l'armure. Viens ! les chevaux nous attendent ! Jason se lève, épuisé. À travers la meurtrière, j'aperçois des soldats en armes qui nous guettent dans la cour. Nous sortons par la porte dérobée. Les chevaux piaffent. Le bruit des vagues. Nous galopons dans les champs de bataille. Le vent me frappe.

– Où irons-nous ? où irons-nous, Jason !

– Là où on nous donnera – asile.

– Mais où ? dans quelle terre ? dans quel lieu ? dans quel pays ?

– Je ne sais pas, Médée ! Viens !

– Nous sommes les étrangers, Jason, les parias !

– Il ne faut pas dire ça !

– Les parias ! Les barbares.

– Il ne faut pas dire ça. Il ne faut pas dire ça !

*Don't shout. Go on. Tell them.*

Je me souviens.

Nous avons erré de ville en ville. J'ai accouché dans des hôtels. Fait, défait, refait des valises. Allaité mes enfants sur le bord de la route. Contemplé cent couchers de soleil. Appris toutes les langues du monde. Mon visage est intact mais je n'ai plus d'âge. Des ombres glissent sur les yeux de Jason. Je connais sa fatigue. Moi je suis forte. Immortelle.

*Tell them.*

Créon nous accueille à Corinthe, nous offre sa villa. Quinze pièces, des terrasses sur la mer, des chevaux, il y a à manger, à boire, il y a des domestiques, une nourrice pour langer les enfants, un soleil de plomb. Nous sortons peu. Jason reste allongé sur la méridienne, les yeux fermés. Est-ce qu'il souffre ? Est-ce qu'il dort ? Est-ce qu'il regrette sa patrie ? Est-ce qu'il pense à son père ? Je lave ses pieds, je masse son front avec mes huiles. Hivers glacés. Étés caniculaires. Jason boit de l'alcool. Il ne supporte plus la lumière. Il veut me voir danser. Alors je danse. Il veut que je me déshabille. Je me déshabille. Il veut

que nous fassions l'amour avec une autre femme. J'accepte. Puis avec un autre homme. J'accepte aussi. Chaque soir, j'ouvre le beauty-case, je farde mes paupières, mes lèvres, avant le sexe. Il y a beaucoup d'invités. Jason veut me voir avec le prince Créon. J'accepte. Créon sort sa bite, me l'enfonce dans la bouche, presse ma tête, entre et sort dans ma bouche. Il soulève mes jambes, entravant mes chevilles et m'encule. Jason me regarde, se branle, je lui rends son regard, je lui souris. Créon enfonce sa queue dans mon cul, il accélère la cadence, il ahane, il grogne, transpire abondamment, ses yeux sont injectés de sang, il jouit dans un raclement de gorge, se retire, s'essuie la bite et me gifle en riant. Jason éjacule sur mon visage. Il y a à boire, à manger. L'orchestre joue. On danse au bord de la piscine. Il fait nuit. Parfois je suis seule au milieu de ces hommes qui m'ouvrent le vagin comme on profane une tombe. Ensuite, quand les invités s'en vont, je lave mon corps profondément puis je m'allonge à côté de Jason couché en chien de fusil. J'effleure son épaule. Il frémit de dégoût. Je retire ma main. Je regarde la lune. Je pense à mon enfance. Des rêves brûlants où je vomis... Je le cherche à tâtons dans les pièces noires. Je le retrouve assis, nu, sur la méridienne, devant le tableau, un verre à la main. Il a grossi. Il est vieux. Je l'aime à la folie. J'ouvre la porte de la chambre bleue où mes enfants reposent. Il fait frais tout à coup. Le vent se lève.

Ellipse

Soleil au zénith

Je suis assise au bord de la piscine

Jason est debout devant moi sous un soleil de plomb

Abbagliante

Une apparition

Il me quitte

Il épouse Créüse, la fille de Créon

Je me tais

Il dit qu'il me gardera près de lui. Mais il est bon qu'il se marie maintenant. Avec la fille du prince.

Il dit – Je le fais pour protéger nos enfants. Pour qu'ils aient une patrie.

– Oui, je comprends.

Il dit qu'il passera me voir une fois par semaine.

– Oui. Je comprends.

Je le regarde disparaître.

(Chanté.)

*Svanì per sempre il sogno mio d'amore*

L'assassiner

Je suis assise au bord de la piscine.

Le ciel brille.

Je ferme les yeux.

Je vois mes fils s'avancer dans le crépuscule avec leur nourrice. Ils ont pris leur goûter. Ils viennent m'embrasser. Ils veulent jouer encore. La nourrice les gronde. Je lui dis de les laisser jouer, elle peut rentrer, je veillerai sur eux jusqu'au coucher. Les enfants crient de joie. La nourrice s'éloigne. *Allons vers la barrière qui ouvre sur la vie maudite.* Mes fils jouent dans la piscine, sous le ciel rouge. J'entre dans l'eau, j'enlève leurs brassards. Je dis – N'ayez pas peur, maman est avec vous, maman est avec vous. Pour toujours... Je les prends par la main, je les traîne au milieu de la piscine et comme une pierre, je me laisse couler avec eux. Ils gigotent, se débattent, je tiens leurs mains emprisonnées. D'une poussée, je remonte. Je respire. L'aîné refait surface, agite les bras dans les vagues – son petit frère gît dans les profondeurs. Je nage vers mon fils, cinq ans, je le serre contre moi, je me laisse couler à nouveau. Je me noie. Nos corps enlacés remontent, je l'arrache de moi, je presse sa tête sous l'eau. Dix fois. Cent fois. Il me regarde, surpris, la bouche grande ouverte, et disparaît. Je respire. La nuit est tombée. Pas un souffle. Je fais quelques longueurs. L'eau est douce et souple comme un lac. J'arrête de penser. Je suis bien.

*Tell them.*

Je sors de la piscine, ruisselante.

J'enveloppe dans du papier de soie le voile et le bandeau empoisonnés.

« C'EST UN VOILE LÉGER, UN BANDEAU D'OR  
TRESSÉ »

Je marche dans la ville

Ma robe trempée colle à mon corps

Les lumières s'allument dans les tours métalliques

J'ai brûlé mes vaisseaux

J'entre dans le vestibule immaculé. Je frissonne. Je demande à une servante – Où est Jason ? – Il dîne avec Créon. – Très bien. Je voudrais parler à Créüse. – La princesse repose, dit la servante, la migraine, toute la journée.

– Dites-lui que Médée veut la voir. Dites-lui que Médée va mourir.

Elle apparaît dans sa robe rouge. Marmoréenne. Des cheveux blonds jusqu'à la taille. Les yeux baissés. Quinze ans.

Je me prosterne devant elle.

Elle dit – Relevez-vous.

Je dis – Madame, je viens à vous en suppliante, les yeux remplis de larmes et le cœur en lambeaux. Jason vous aime. Il me l'a dit. C'est comme ça. On est jeune, on est belle et puis un jour on a vieilli et celui qu'on aimait s'en va... Madame, je vous confie celui que j'aime. Aimez-le. Protégez-le. Je vous livre aussi mes enfants. Ils sont petits. Protégez-les. Soyez pour eux une mère, une patrie. Vous voyez, je n'ai plus de place pour la haine, donc je vous les confie. Demain je reprends le chemin de l'exil... Madame, s'il vous plaît, acceptez de moi ces présents dont la beauté dépasse tout ce qu'ont vu les hommes. C'est un voile léger... Ne dites rien. Fermez les yeux. Fermez les yeux, princesse. Laissez-moi disparaître. Et, plus tard, quand vous serez seule, vous pourrez choisir. Endosser ma parure, ou la brûler.

Je sors du palais

Je marche dans la ville

La pureté du crime

Un cri

Je suis vengée

ROUTE LIBRE, MER INFINIE, CIEL PUR

(Chanté.)

*Nights in white satin*

« ELLE AVAIT PRIS LES BEAUX TISSUS BRODÉS, ELLE  
S'EN REVÊTAIT »

*Never reaching the end*

« ELLE POSAIT LE BANDEAU D'OR SUR SES CHEVEUX  
BOUCLÉS »

*Letters I've written*

« TOUT À COUP SA COULEUR CHANGE, ELLE AVANCE,  
TREMBLE ET PARVIENT À GRAND-PEINE À S'ASSEOIR »

*Never meaning to send*

« LE BANDEAU D'OR POSÉ SUR SA TÊTE... »

*Beauty I'd always missed*

« ... LANÇAIT UN FEU DÉVORANT »

*With these eyes before*

« ET LES VOILES LÉGERS MORDAIENT LA CHAIR  
BLANCHE »

*Just what the truth is*

« ELLE VEUT FUIR »

*I can't say anymore*

« SECOUE SES CHEVEUX »

*'cause I love you*

« POUR EN DÉGAGER LA COURONNE »

*... Yes I love you...*

« MAIS L'OR ÉTAIT COMME SOUDÉ ET LA FLAMME À  
CHAQUE SECousse MONTAIT PLUS HAUT »

*... Oh, how I love you...*

« ELLE TOMBE ENFIN SUR LE SOL, VAINCUE »

*Gazing at people*

« LES CHAIRS COULAIENT DES OS COMME DE LA RÉSINE  
SOUS LES DENTS INVISIBLES DU POISON »

*Some hand in hand*

« QU'EST-CE QU'UN MORTEL ? »

*Just what I'm going through*

« RIEN QU'UNE OMBRE »

*They can't understand*

« LE BONHEUR N'EST PAS FAIT POUR NOUS LES  
MORTELS »

« QUI EST HEUREUX ? »

« PERSONNE. »

Le cri de la nourrice fait écho au cri de Créüse. J'ouvre la porte capitonnée : la nourrice est debout devant moi dans la chambre bleue, les bras levés, hystérique. Je referme à clé. Elle s'immobilise. Elle dit – Ils flottaient, ils flottaient dans la piscine... Mes fils sont allongés sur le lit, le corps recouvert d'un drap blanc. Je fais glisser le drap, dévoilant leurs visages boursoufflés, je pose un baiser sur leurs lèvres. Je dis – *Soyez heureux... Mais ce sera ailleurs.* La nourrice me regarde, pétrifiée. Je dis – *Votre bonheur ici votre père l'a rendu impossible.* On entend tout à coup la plainte de Jason. Il court, ouvre les portes une à une. Sa voix résonne dans les couloirs. Il hurle mon nom derrière la porte capitonnée. Je tourne la clé dans la serrure, j'ouvre, je me dresse contre lui dans l'embrasure. Le sang s'est retiré de son visage, blanc comme la craie. Il est vieux. Il a de la morve dans les narines. Il dit :

– Qu'as-tu fait ?

– J'ai fait ce que j'ai dû.

– Elle était innocente ! C'était une innocente. Je suis venu chercher les enfants. Ils prendront les enfants en représailles. Déjà ils crient vengeance, ils crient ton nom, tu les entends, Médée ? réveille nos enfants !

– Ils sont morts.

– Ce n'est pas vrai...

– Je les ai enfantés...

– Ce n'est pas vrai !..

– ... et je les ai tués...

– Orrore !

– *Rentre chez toi, Jason, va enterrer ta femme.*

Amour

Océanique

Laissez-moi seule, un instant. Après je rendrai les armes, je me rendrai. Mes fils se sont endormis. Dans la nuit noire j'ai peine à distinguer leurs visages. Jason et la nourrice sont allés chercher du secours. Je m'allonge sur le lit. Pourrissante... Je les revois courant vers moi, me couvrant de baisers. Je les revois sur le sable, méditant comme des bonzes devant les barques des pêcheurs. Je les revois courant autour de la piscine. Je les vois attablés dans la cuisine, les lèvres et le menton tatoués de chocolat. Je les vois sortant de mon sexe dans la liqueur de mes entrailles. Je les vois soulevés au ciel par les mains de leur père exultant. Je les vois oscillants dans la nacelle de leurs berceaux. Je les vois endormis côte à côte. J'embrasse leurs bouches. – Vous vous éloignez de moi comme les presque îles se détachent des continents. Dormez, you can sleep now, you can rest. Médée s'en va dans les ténèbres, Médée quitte vos rêves.

### *La notte è dolcissima*

L'enfant à l'armure apparaît à nouveau. Il a grandi, c'est un adolescent, pâle sous son casque d'airain. Je dis – La louve a tué ses petits. Je dis – Bel étranger, je te connais mais je ne sais plus ton nom, tout coule dans ma tête comme le sable dans le sablier. Il dit – Médée, tu peux tout oublier. Je suis Égée, prince d'Athènes, je suis venu te chercher car les dieux te protègent et j'obéis aux dieux. Il me prend dans ses bras, son corps est chaud et sent le lait, je titube, il me hisse sur sa monture. Nous galopons dans les décharges, les terrains vagues, les champs de ruines et –

Mon amour !

Arrachez ces fleurs de mon cou ! Vous êtes mes ennemis devant l'éternité. Vous avez cru que la barbare allait courber l'échine et vous lécher l'anus ! J'ai tout accepté, pendant des années, des siècles, j'ai tout accepté, j'ai éclairci ma peau, lissé mes cheveux, lavé le khôl de mes yeux, arraché les anneaux de mes narines, les colliers de mon cou, brûlé mes scarifications, gratté mes tatouages, calqué mes pas sur les vôtres, apprivoisé les accents de ma langue, mais vous n'avez pas compris qu'il y a des limites qu'on ne peut pas franchir, vous n'avez pas compris que votre opulence ne faisait pas de vous les maîtres, ni de moi la vassale, je ne suis pas votre hétaïre, je ne suis pas la femelle de vos coïts triangulaires, la reine de Saba vendue comme pacotille, la vierge éclaboussée de sperme, je vous maudis, je vous encule, je renie votre compassion, votre humanité,

vos savoirs, vos protocoles, vos évangiles, je vous tue, je vous encule, je remets sur ma tête le voile de l'étrangère et redeviens Médée ! princesse, immortelle, descendante du soleil et protégée des –

Ensevelissez-moi !

Où irai-je maintenant, qui voudra de moi ? Qui voudra de l'infanticide amoureuse ? J'ai brûlé mes vaisseaux. J'ai oublié comme finissait le poème, si je me suis enfuie sur un char tiré par des chevaux ailés, comme on le raconta un jour, si j'ai couché avec Égée, prince d'Athènes, mon ravisseur, comme on le raconta, si je lui ai donné un fils, mensonges, légendes, oui, légendes, mais, tout cela n'a plus d'importance, car mon destin est d'être parmi ceux qui agonisent, je veux être de ce côté-là du monde, à l'orient de vos terres, ma patrie est – l'adversité. Le jour, je marche dans la poussière, dans les paysages de craie. La nuit, je dors derrière les talus, comme un cadavre. Les pèlerins me font l'aumône. Je m'assieds sur une pierre pour voir passer les caravanes. Soupîrs, brouhaha de langues mystérieuses. Des femmes aux yeux d'or entonnent des chants aigus, mais dès qu'elles m'aperçoivent, du haut de leur monture, elles s'interrompent, rabattant brusquement leur voile sur leur bouche. Car elles savent. Elles savent, en me voyant. La caravane disparaît dans le sable. Mirage. Guerriers bleus. *Iseult, Brunhild, Penthésilée !* J'attends, ivre, sur la pierre. Mes enfants sont en terre ennemie, j'entends le tremblement des villes, Jason hurle mon nom en se jetant du haut de la tour, la tour s'écroule comme une motte de beurre, l'avion s'empale dans le miroir



pulvérisé des vitres – *muori, dannato* –, mausolée de ferraille, stupeur, cris d'enfants soufflés dans la déflagration, Créüse en flammes courant à la vitesse de la lumière dans le quadrillage illimité de la ville, Jason englouti par les vapeurs, noyé dans la boue, ses yeux transpercés crachaient le sang comme des geysers. Où ramasser les morceaux de son corps ? Où trouver l'eau pour le laver, le linceul pour envelopper ses membres, les aromates ? Lui dire combien je l'ai aimé. Déposer son corps fracassé à côté des restes de mon frère sur un bûcher de cèdres – *dio mio, che orrore !* – et disperser leurs cendres dans quatre directions. Mon père seul sur le pont, le doigt tendu vers moi. Je ne suis pas coupable. Je ne suis pas coupable. *Or gli perdono !* Vivre est le châtiment.

## RETOUR

Étendue nuit et jour dans la caravelle.

Parfois le roulis était fort, comme les assauts de ma mélancolie. Combien de nuits ai-je dormi ? Avons-nous traversé des tempêtes, échoué sur des récifs ? Je ne me souviens pas. Les marins m'ont-ils donné à boire, à manger ? Je ne me souviens pas d'avoir mangé ou bu. Leurs chuchotements traversaient mon coma, quelqu'un touchait mon corps, on me lavait. La porte se refermait. De palier en palier, je m'enfonçais dans l'immobilité, ma catalepsie était une forme de guérison, mais il suffisait d'un grain de poussière, d'un bruit à peine plus perceptible dans la cabine pour que la douleur revienne trépaner mon esprit. J'ai traversé la haute mer. Mes amours, mes crimes crépitaient sous mes paupières, pellicule enneigée d'un film sans cesse rembobiné. Mais tout cela lointain, déteint, passé. Toujours la même séquence, une sorte d'aquarelle sans cesse recolorée, avec le sang, les larmes et les corps fracassés. Mais ce n'était plus moi : c'était Médée et ce n'était pas moi. J'avais été empoisonnée. J'avais bu le philtre,

en conscience. J'avais survécu à l'horreur de l'amour. Je laissais désormais le sommeil coudre la plaie de la mélancolie. Mais je ne pouvais plus bouger. C'était le prix de mes sutures : mon immobilité. Dans le miroir j'entrevois mon visage écarquillé. Mes cheveux sont devenus blancs. Le masque pharamineux de Médée remonte à la surface, comme la Gorgone sur le métal du bouclier. Le navire tangué comme un berceau. Je vogue, anesthésiée par le grand métronome de la mer. Je retourne à l'inconscience, à l'état d'avant la vie. Je dis au monde que je suis défaite et que je n'ai pas honte. Farewell.

J'entends, très loin, les mousses qui hurlent – Terre, terre ! Le soleil remplit la cabine.

#### Chaleur

Un marin se penche sur moi. Il sent le poivre, la sueur. Il pose ses lèvres sur ma bouche. Il dit – Réveillez-vous, madame, car nous sommes arrivés.

– Où sommes-nous ?

– Dans votre colonie.

Je descends du canot, statuette dans la mer. De l'eau jusqu'à la taille. Les vagues entravent ma procession. Je salue le marin qui retourne au navire. J'émerge, en enroulant ma robe. Je laisse retomber sur le sable le paquet gorgé d'eau de la traîne.

Les pêcheurs immobiles me regardent avancer.

Étrangère.

#### *Une chaleur de mousson*

Je m'arrête dans la lumière trop vive et je vieillis d'un coup.

#### *Les révoltes du monde à l'intérieur de moi*

Pieds nus sur la rocaille, je gravis la colline, jusqu'au palais.

#### *L'assaut des chars*

Ma nourrice se tient sur la terrasse de pierre au milieu des statues, les mains tendues.

#### *Les larmes, les poisons*

Je la prends dans mes bras.

– Nourrice, c'est moi, Médée, la Sacrilige...

Elle me serre contre sa poitrine.

#### *Une éternité*

Elle s'éloigne.

#### *Une éternité*

Elle revient avec un verre d'eau.

L'eau est fraîche, comme l'enfance.

– Où est-il ?

*Elle ouvre la porte de la chambre du père*

Elle ouvre la porte de la chambre de mon père.

Il est couché sous la moustiquaire, dans le lit à baldaquin. Un visage minuscule posé comme un bijou rouillé sur le traversin de coton. Les yeux ouverts sur des paysages innommables. Il y a un livre à la couverture blanche sur la table de chevet. Ma nourrice me pousse doucement vers mon père. Je m'assieds sur le tabouret à côté de son lit. Ses cheveux sont blancs, clairsemés, soyeux comme le duvet d'un nouveau-né. La nourrice se tient dans l'embrasure de la porte, appuyée au chambranle. J'attends.

*Ma mère est morte de douleur, après mon départ. Quand elle a su l'horreur, la fuite, la trahison de sa fille, elle a hurlé, elle m'a maudite. Après avoir enseveli les restes de son fils, elle s'est jetée du haut de la tour. Elle repose maintenant dans le petit cimetière, près de l'océan, à côté de son fils.*

Il tourne la tête vers moi, au ralenti. Son visage est flou derrière le tulle, ses yeux sont devenus gris-bleu.

– Père, me voici.

Il me regarde intensément, comme s'il ne m'avait jamais vue. Je tends la main vers son visage, mes doigts se paralysent quand je l'entends murmurer

– Tous ces étrangers, tous ces étrangers, il faut les chasser, les abattre. Puis il se tait, ferme les yeux, s'endort.

Pendant des jours, pendant des nuits, nous l'avons accompagné pas à pas dans la mort. Il était devenu léger, immatériel. Les domestiques avaient quitté la maison. Ils ne voulaient pas vivre dans le palais avec la Fratricide. Je ne descendais que rarement au village, je ne supportais plus les ricanements des femmes. Elles racontaient que par désespoir je m'étais tranché un sein. Un jour l'une d'elles me cracha au visage. Ses yeux somptueux brillaient de haine. Je m'agenouillai et lui baisai les pieds. À dater de ce jour, je ne descendis plus au village.

La nourrice et moi nous faisons le lit, nous préparons les repas. C'était elle qui le lavait, moi je ne pouvais pas, je n'aurais pas pu. Il mangeait de moins en moins. Nous eûmes l'idée de verser sa soupe dans un gobelet et de la lui faire boire avec une paille. Ce jour-là fut pour nous une sorte de victoire. D'une main, je retenais sa tête, de l'autre, je lui présentais le gobelet et la paille. La nourrice coupait ses ongles, nettoyait ses narines, massait son dos, lui chantait des chansons dans une langue magique qu'on appelle ici « le langage ». Elle me confia qu'elle lui avait donné le sein quand il était petit... Un soir, il était assis sur le lit, elle lui glissa dans la bouche un carré de chocolat qu'il mâcha religieusement. Elle essuya la commissure de ses lèvres, avant que nous l'étendions à nouveau dans le lit, que nous rabattions sur lui le drap léger, que nous ajustions le traversin sous sa tête pour atténuer

sa peine. Il dormait de plus en plus... Un matin, il voulut se mettre debout. Nous le soutenions de part et d'autre. Il se dressa quelques secondes, comme un boxeur, comme s'il avait voulu se rappeler la sensation vertigineuse d'être debout. Il surprit le reflet exténué de son visage dans le miroir cloué au mur. Il vacilla, s'affaissa dans nos bras comme un christ. On entendait au loin une femme en train de jouir.

Et puis il y eut les vomissements, les excréments, le sang. Une chaleur de mousson. La nourrice changeait les draps, les lavait, nettoyait le corps, le frictionnait avec ses onguents, posait sa main sur son front comme un talisman. Elle rabattait le voile de la moustiquaire, elle éventait mon père avec un éventail de paille, tout en chantant la litanie de son « langage ». Le temps passa ainsi. Court et infiniment long. Il ne parla jamais. J'avoue, mes amies, que j'ai attendu un mot, un regard, qui m'aurait signifié la fin de mon exil mais, je vous le dis, il ne parla jamais. Vaincue par la chaleur, j'allais ouvrir la fenêtre du couloir pour regarder la rocaïlle, comme une sculpture, et plus loin la plaine brûlée, surexposée, avec la mer pour frontière. Les visages de mes fils recouvraient comme un calque tous les paysages. J'entendais le battement furibond de mon cœur.

Son agonie commença un matin, elle dura vingt-quatre heures. Il se battait, le guerrier, il ne voulait pas mourir. Il parlait dans son combat, mais, des bribes, un flot épais dont j'essayais en vain de happer les syllabes. J'étais assise sur le tabouret. La nourrice se

tenait derrière moi, silencieuse, adossée à la fenêtre. Nous avions soulevé la moustiquaire, au-dessus du baldaquin. Je regardais mon père mourir. J'entendais le râle furieux de la défaite. J'ai tourné la tête vers la nourrice, mais... elle avait disparu. Je ne l'avais pas vue, pas entendue sortir. Elle s'était évanouie, comme ça, par miracle, comme l'ange à rebours d'une annonciation. Je me suis levée, j'ai regardé le paysage...

... Il neigeait.

Je me suis tournée à nouveau vers le lit. J'ai regardé mon père. Il expirait. Le visage marmoréen d'un prince à la chevelure blanche, plein d'une gravité ombrageuse, les yeux perdus dans ses batailles. À cet instant précis j'ai compris que j'étais vivante et que je respirais. J'ai fermé ses paupières avec difficulté, comme si, même dans la mort, il refusait que je ferme ses paupières. Ses paupières étaient sombres, ombrées, avec de longs cils noirs de demoiselle. Je l'ai contemplé. Il était d'une immense beauté. J'ai cherché en vain dans ma tête une chanson, un poème pour agrémenter son voyage, mais mon esprit était désespérément vide et je n'ai rien trouvé.

Alors j'ai vu le livre à la couverture blanche sur la table de chevet. J'ai pris le livre entre mes mains, je l'ai ouvert. J'ai vu une phrase soulignée au crayon. Les caractères se sont présentés à mes yeux, tremblants comme des hiéroglyphes, étincelants, puis enfin ordonnés et j'ai lu les mots sur la page :

*Il n'y a pas d'amour, il n'y a pas d'amour.*

## ÉPILOGUE

Je suis descendue dans la rocaille, les pins étaient immaculés.

J'ai cueilli un rameau à un arbre.

J'ai traversé le village.

Je suis entrée dans le cimetière.

J'ai posé le rameau sur la tombe enneigée de ma mère. J'ai embrassé la tombe de mon frère.

J'ai continué ma route, jusqu'à l'océan. J'ai aperçu Jason qui marchait au loin sur le rivage, avec nos deux enfants. Et j'ai pensé, ils sont ensemble, tout va bien, ils se promènent sous la neige.